# Glanures lexicologiques dans le nord du domaine occitan

Autor(en): **Escoffier, S.**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de linguistique romane**

Band (Jahr): **28 (1964)**

Heft 109-110

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-399331

**Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

**Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

**http://www.e-periodica.ch**

# GLANURES LEXICOLOGIQUES DANS LE NORD DU DOMAINE OCCITAN

Ma communication sera extrêmement brève.

Je voudrais simplement profiter de l'occasion qui m'est donnée de trouver ici réunis d'éminents spécialistes de langue occitane pour poser quelques questions relatives à cinq ou six types lexicologiques.

J'ai étudié, il y a quelques années, les problèmes que pose la rencontre des trois langues gallo-romanes : langue d'oïl, langue d'oc, francoprovençal. Les résultats des enquêtes faites dans une soixantaine de communes ont été exposés dans mes thèses de doctorat ès lettres, publiées en 1958. J'ai donc relevé les patois parlés dans une région située, en gros, entre Roanne, Thiers et Vichy. Dans la Loire, à l'ouest de Roanne, j'ai trouvé du francoprovençal; au sud-est de l'Allier et au nord-est du Puy-de-Dôme, j'ai rencontré des parlers qui présentent de nombreux caractères occitans, plus accusés dans les communes du Puy-de-Dôme cependant. Dans ces dernières, les consonnes intervocaliques sont traitées comme en provençal, les finales latines conservées, l'A latin accentué reste *a* au participe passé des verbes, etc... D'autre part, le vocabulaire des parlers de cette région comprend de nombreux types occitans, que l'on retrouve soit dans tout le domaine provençal, soit, le plus souvent, aux autres confins de ce domaine. La théorie bien connue des zones marginales conservatrices s'en trouve, une fois de plus, confirmée.

Je voudrais, aujourd'hui, soulever quelques problèmes concernant quelques-uns de ces types lexicologiques, et apporter aux spécialistes de modestes documents recueillis dans ces marches lointaines du pays des troubadours.

Voici d'abord deux dérivés de ARC(U).

*àrkã* « arc-en-ciel ».

Les noms de l'arc-en-ciel ont fait couler de l'encre... Notamment le curieux type masculin *àrkã* qui paraît bien localisé dans le sud de la France :

voir, pour l'énumération des formes et leur localisation, outre l'*ALF*, Merian, *Die Französischen Namen des Regenbogens* (1914), *FEW* bien entendu, et le tout récent *ALMC* (carte « Arc-en-ciel », t. I, n° 35). Mes relevés ne font que préciser les indications données par l'*ALF* et les dictionnaires régionaux pour cette petite portion du domaine gallo-roman.

La principale question qui se pose au sujet de ce type est celle du suffixe. Après Merian, Dauzat a repris le problème des noms de l'arc-en-ciel dans ses *Essais de géographie linguistique, Nouvelle Série* (1938), pour l'Auvergne.

En ce qui concerne la forme *àrkã*, il rejette le suffixe -ANU proposé par Mérian, parce que, dit-il, il est « exclu par la phonétique, car il aboutit à *-ain* en Bourbonnais, *-à*, *-á* qui tend vers *o* en Limagne ». Je suis en mesure de dire que l'objection n'est pas valable pour le Bourbonnais où la finale latine -ANU aboutit à *-ã* : « main » *mã*, « pain » *pã*, « grain » *grã*... Reste la Limagne où *-ã* issu de -ANU demeure difficile, puisqu'on a *må*, *på*, *grå* pour « main, pain, grain » avec N latin final amuï. On pourrait proposer un dérivé en -AMEN. En effet, -AMEN donne *-ã* en Limagne comme en Bourbonnais : VOLAMEN > *vulã*, EXAMEN > *ésã*, LEVAMEN > *lèvã*, etc. Et l'on sait que -M latin devenu final se montre en provençal plus stable que -N (cf. Ronjat, t. II, § 384 et sq.). J'ai d'ailleurs relevé dans mon domaine des formes avec *-m* final articulé : *lè rikãm*. Il faut évidemment séparer, dans cette hypothèse, les formes masculines *àrkã* des formes féminines *àrkạno* qui d'ailleurs sont localisées un peu plus au sud et ne se mêlent pas à elles. L'objection n'est pas insurmontable, me semble-t-il, et différents suffixes ont pu être utilisés. Enfin, peut-être faut-il faire intervenir l'influence de *kàrkã* que Dauzat a relevé à Thuret, au nord du Puy-de-Dôme, et moi-même à Effiat, tout près de la limite nord du département, au sens d'« arc-en-ciel ». On sait qu'il existe un type *càrcạnò* dans ce sens, dans l'Armagnac.

Quant à la variante avec *i* : *lè rikãm*, *l'àrikã*, masculins, *là rikạn* féminin, que j'ai relevée moi-même en Bourbonnais, en un point distinct de celui de l'*ALF*, et qui se trouve dans le *Glossaire du Centre de la France*, de Jaubert, je pense qu'il faut écarter l'influence de RICA « raie » qui ne convient pas phonétiquement. Mais nous sommes dans une zone marginale, où toutes les contaminations sont possibles. Le dialectologue peut laisser aller son imagination.... N'y aurait-il pas par exemple un croisement avec *àri* « arrière » (< AD-RETRO), l'arc-en-ciel venant toujours après la pluie ? Des formes en *i* sont possibles phonétiquement pour AD-RETRO dans cette zone (Escurolles : *en arri*).

*l'àrkèlè.*

Dans deux communes limagnaises j'ai relevé le nom d'un curieux outil — ou plutôt d'une partie d'outil — : une sorte de grande boucle, presque semi-circulaire, fixée verticalement au bout du manche de l'araire. Cette boucle est faite d'une tige de bois souple ; elle mesure environ 35 cm dans son plus grand rayon et sert au laboureur pour mieux diriger son araire (voir croquis ci-joint) ; cet accessoire, cette poignée s'appelle, à Effiat, à une quinzaine de kilomètres au S.-O. de Vichy, un *àrkèlè*. L'étymologie de ce mot masculin paraît assez claire. Ce pourrait être ARCULU + ITTU, ou encore une formation tardive sur *arc*, plus les deux suffixes diminutifs issus de ELLU + ITTU. C'est un « arquelet, un petit arc ».

Je serais curieuse de savoir si la chose et le nom se rencontrent en Limagne, où je n'ai pas eu le loisir d'étendre mes enquêtes vers l'ouest, ou ailleurs.

Araire avec manche muni d'un àrkèlè.

*lò mwìyò* « la hart »

Je poserai la même question au sujet d'un type féminin *lò mwìyò, mwìlò* « hart, lien de bois souple pour lier les fagots », que j'ai relevé dans trois localités du Puy-de-Dôme, à l'extrémité N.-E. du département (au nord de Thiers), et qui figure dans l'*ALLy* aux points : 35, d'après mes propres notations, et 36, d'après l'enquête de Mgr Gardette.

Il faut y voir, je pense, un dérivé de MOLLIS, sans doute MOLLIA ?

Je crois qu'il faut en tout cas le rapprocher de *mwìlya* s. f. « lambin », *mwilyà* verbe « lambiner », que Dauzat indique pour Vinzelles, celui qui « lambine » étant en général un « mou ».

« grimper ».

Voici maintement deux types lexicologiques susceptibles de montrer une fois de plus l'intérêt des zones marginales.

J'ai rencontré dans la partie auvergnate, occitane, de mon domaine d'enquête, pour « grimper » (au haut d'une pente, à un arbre), le verbe *rãpé*, qui a donc conservé le sens de l'ancien français *ramper* « grimper ».

Or l'Auvergne et le Massif Central emploient, pour « grimper » un autre verbe : *rápé* (< germ. *rapôn* « rafler »). A Vinzelles *rápyà* « grimper », dans le domaine de l'*ALMC* de M. Nauton : *rapya, rapi, òròpa* et des dérivés *rapèla, òrpilya*, etc...

Les localités de mon domaine qui emploient *rãpé* pour « grimper » connaissent aussi *rápé* mais au sens d'« atteindre, saisir, attraper ».

Les deux verbes, le premier ancien français, le deuxième seulement provençal, coexistent, mais il y a eu spécialisation de sens.

« égarer (un objet), s'égarer, (avoir l'air) égaré ».

Pour traduire ces notions les localités bourbonnaises et auvergnates connaissent deux termes distincts.

Dans l'Allier et quelques localités du Puy-de-Dôme au sud de Vichy, on trouve un verbe *évèré* ou *évàré* « égarer un objet » *s'évàré* ou *s'évèré* « s'égarer » *àvwàr l'èr évàré* ou *èvàrà* « avoir l'air égaré ».

Je pense qu'il faut rapprocher ces formes du substantif que révèle l'*ALF*, carte 1817, au point 976, en Suisse Romande, *évàré* « épouvantail ». Faut-il le rapprocher aussi de *ivàrè* « écarter le foin », noté sur l'*ALLy*, carte 27, au point 36, en Auvergne, et de *ivàrà* « chasser une poule », qu'a noté Dauzat à Vinzelles ? Cela me paraît plus difficile sémantiquement. Mais le stéphanois *onvàrà* « obstruer, encombrer », verbe réfléchi « se fourrer dans une ornière » est plus satisfaisant à cet égard.

En tout cas, l'origine de ce terme pose des problèmes. Est-ce le même mot que l'ancien provençal *esvarrat* « égaré, qui erre çà et là, perdu », consigné par Lévy (III, 359), qui fait observer que seul le participe passé du verbe est attesté ? L'infinitif, sous la forme transitive et réfléchie, ainsi que le participe passé, sont donnés par Mistral : *esvara* » « égarer », *s'esvara* « s'égarer », *esvara/ado*, participe et adjectif, « égaré, embarrassé ».

La localisation de ce type lexicologique dans mon domaine d'enquête : Allier et deux localités du Puy-de-Dôme très proches de la limite des départements, alors que le terme est inconnu un peu plus au sud dans la partie nettement occitane, me porterait à en douter, en dépit de l'identité de sens avec le provençal ancien et moderne. Cependant l'objection n'est

pas péremptoire, puisque de nombreux types occitans remontent aussi haut, je l'ai constaté plusieurs fois.

Et quelle serait l'étymologie de *évaré*, *esvarrat* ? Faut-il le ranger sous VARARE ? *FEW* (14, p. 174-175) ne le cite pas, mais il donne de nombreuses formes *varéyé* qui, sémantiquement, se rapprochent beaucoup de *évaré*, et aussi le stéphanois *onvarra* cité plus haut.

Faut-il se tourner vers les parlers d'oïl et faire remonter *évaré* au même étymon que le français *égarer*, issu d'un composé de EX et du francique WARON ? Ou bien à celui du français *garer* qui a existé sous la forme *varer*, et qui vient du norois ? Il faudrait alors expliquer la conservation de la fricative v, ce qui me semble difficile.

Je pose la question aux étymologistes, mais surtout je serais heureuse de savoir si ce terme vit ailleurs, en langue d'oïl ou en langue d'oc.

Un peu plus au sud, en revanche, dans quelques localités auvergnates, deux de ces notions sont rendues par un tout autre verbe.

On a : *se màri* « se perdre », *màri* « égarer (un objet)».

On a reconnu l'ancien français *marrir* (chemin, voie) « perdre le chemin, s'égarer », et l'ancien provençal « égarer quelque chose, s'égarer », issu de l'ancien francique MARRJAN (*FEW* 16, p. 534) qui vit encore çà et là en occitan.

L'étude, trop rapide, de ces quelques mots, donne un aperçu des problèmes qui se sont imposés à moi, lorsque j'étudiais les parlers de ce lieu de rencontre de langues. J'ai constaté une fois de plus l'intérêt des marges linguistiques : contaminations et croisements de formes, répartitions et spécialisations de sens, conservatisme surtout. D'autre part, mes relevés m'ont permis quelquefois de contribuer à une délimitation un peu plus précise des frontières de langues, ou plutôt des zones d'influence de deux civilisations et de deux cultures.

Lyon. S. ESCOFFIER.